

Plaidoyer pour une théologie de terrain

Séance de clôture de la FLTE (28 juin 2014)

Vincent Mieville¹

Je suis pasteur depuis dix-huit ans et j'étais donc sur les bancs de la Faculté il y a une vingtaine d'années. Que me reste-t-il aujourd'hui de mes études ? Si mon niveau en langues bibliques a certainement baissé, je sais que j'ai acquis des méthodes et des outils que j'utilise toujours dans mon ministère. Et je suis reconnaissant pour cela.

Pendant les études, on se forge une théologie. On sort de faculté avec un certain bagage, des connaissances, des outils, des certitudes, des idéaux, des ambitions. Et l'on se trouve face à la réalité, avec le choc que cela implique plus ou moins fortement, sans doute, mais inévitablement. Des ajustements sont alors nécessaires : les certitudes et les idéaux en prennent un coup, les ambitions sont revues à la baisse ; heureusement, les outils restent !

Aujourd'hui, je me rends compte que ma théologie d'étudiant s'est transformée en théologie de terrain. Ce qui est sans doute une bonne chose, parce que la théologie n'est pas faite pour rester dans les instituts de formation : elle doit se frotter à la réalité.

La thèse que j'aimerais développer devant vous est qu'une bonne théologie est une théologie à l'épreuve du terrain.

1. Un fondement théologique : l'incarnation

L'objet de la théologie, c'est Dieu. Son être, son œuvre, sa volonté... Mais la mission profonde de la théologie n'est pas d'élaborer un système

1. Vincent Mieville, ancien étudiant de la FLTE, est pasteur et président de la commission synodale de l'Union des Églises évangéliques libres de France.

de pensée ou un discours définitif sur Dieu. Le pourrait-elle seulement ? Dans une perspective évangélique, il faut aller au-delà du simple discours philosophique ou religieux. Il s'agit moins de comprendre Dieu que de le connaître. Une démarche théologique est utile lorsqu'elle nous permet de mieux connaître Dieu, pour mieux l'aimer et mieux le servir.

Or la théologie chrétienne cherche à connaître un Dieu qui se révèle, un Dieu qui aime à se faire connaître. C'est l'histoire de Dieu avec les hommes, dont l'Écriture témoigne. L'histoire de toutes les étapes de la révélation jusqu'à la venue de Jésus-Christ.

Car le sommet de la révélation de Dieu, c'est l'incarnation. C'est en Jésus-Christ, Fils de Dieu devenu homme, que Dieu se révèle de façon ultime. L'incarnation doit être au cœur de notre théologie parce qu'elle est l'aboutissement du processus de révélation de Dieu.

On peut donc à juste titre se demander si la façon dont Dieu s'est révélé à nous ne doit pas guider notre façon de faire de la théologie, dans la mesure où l'enjeu est de connaître le Dieu qui s'est révélé.

Dieu n'est pas un concept : c'est un être qui se révèle. C'est même plus précisément l'être absolu, infini et éternel qui se révèle à des créatures imparfaites et finies. Voilà pourquoi l'incarnation est essentielle : pour que le Dieu infini puisse être connu de ses créatures finies.

J'aimerais souligner trois aspects de l'incarnation qui peuvent nous être utiles dans notre réflexion.

a. L'invisible devient visible

Tout d'abord, grâce à l'incarnation, l'invisible devient visible. C'est ce que dit le Prologue de l'Évangile selon Jean (Jn 1.14) :

La Parole est devenue chair ;
elle a fait sa demeure parmi nous,
et nous avons vu sa gloire,
une gloire de Fils unique issu du Père ;
elle était pleine de grâce et de vérité.

Et plus loin (v. 18) :

Personne n'a jamais vu Dieu ; celui qui l'a annoncé, c'est le Dieu Fils unique qui est sur le sein du Père.

On connaît le leitmotiv de l'Ancien Testament selon lequel nul ne peut voir Dieu et vivre. C'est évidemment une affirmation de la sainteté de Dieu, inaccessible à des êtres pécheurs. On connaît aussi l'interdiction absolue de se fabriquer une image de Dieu. C'est bien sûr pour proscrire toute idolâtrie. Mais n'y a-t-il pas aussi, plus profondément, derrière ces interdits, l'affirmation d'un Dieu qu'on ne peut pas voir? Un Dieu invisible : « Personne n'a jamais vu Dieu... »

Or, en Jésus-Christ, pleinement homme et pleinement Dieu, le Dieu invisible est devenu visible.

Rendre visible l'invisible, n'est-ce pas le défi de la théologie quand elle essaie de rendre compte, dans le langage humain, des vérités éternelles de Dieu? C'est probablement, je vous l'accorde, une mission impossible... ou en tout cas, une mission que la théologie ne peut remplir que partiellement. Mais c'est bien une de ses vocations de rendre visible l'invisible, compréhensible ce qui dépasse l'entendement.

On peut penser ici, plus modestement, à l'importance de la vulgarisation théologique. C'est en quelque sorte le pain quotidien du pasteur : une tâche noble et difficile. Le défi est de taille et source de bien des frustrations. Dans une Église, la variété des personnes, des parcours, des bagages spirituels et intellectuels, des personnalités, est très grande. Comment s'adresser à tous et être compris de tous? Comment dire simplement, dans un langage compréhensible par tous, les vérités éternelles de Dieu? Et le défi est encore plus grand dans un contexte d'évangélisation ou de mission.

b. Le divin devient humain

Autre élément important : pour devenir visible, Dieu est devenu un homme. Avec l'incarnation, le divin devient humain. On peut citer, ici encore, le Prologue de Jean (1.14) :

La Parole est devenue chair.

Mais on peut penser aussi à Philippiens 2 (v. 6-7) :

Lui qui était vraiment divin,
il ne s'est pas prévalu
d'un rang d'égalité avec Dieu,
mais il s'est vidé de lui-même

en se faisant vraiment esclave,
en devenant semblable aux humains.

L'incarnation comme aboutissement du projet de Dieu trouve peut-être même ses racines au début de l'histoire. En effet, en créant l'homme à son image, Dieu n'avait-il pas, dès l'origine, prévu la possibilité de l'incarnation ? On ne peut parler de Dieu, du Dieu Créateur et Rédempteur, sans accorder une place centrale à l'humain.

Il en est de même pour notre théologie. Elle ne peut pas être une réflexion abstraite et désincarnée. Elle doit intégrer l'humain, parce que l'humain fait désormais partie de Dieu. Pour se révéler, pour devenir visible, Dieu est devenu homme, tout en restant Dieu ! Un discours sur Dieu qui ne parlerait pas de l'humain ne serait pas un discours complet sur Dieu.

Comprendre Dieu, c'est aussi mieux se comprendre soi-même, créature faite à l'image de Dieu. Notre théologie doit influencer notre vie, en tant qu'êtres humains. Notre démarche théologique doit nécessairement rejoindre les gens et leurs besoins.

La tâche de la théologie, c'est de montrer comment le Dieu dont nous parle la Bible peut donner sens à notre vie, comment l'œuvre accomplie par Jésus-Christ peut répondre à notre besoin de pardon, comment le Dieu trinitaire peut répondre à notre soif de relation, comment la connaissance du Dieu Créateur peut nous dire qui nous sommes vraiment, comment la personne du Saint-Esprit peut nous donner un espoir de victoire sur nos luttes intérieures.

c. La finalité de l'incarnation : le salut

Quoi qu'il en soit, l'incarnation a une finalité. Dans la Bible, l'incarnation revêt un caractère nécessaire dans l'optique du salut. C'est la prière de Jésus à Gethsémané : « s'il est possible que cette coupe s'éloigne de moi... ». Pour mourir, le Fils de Dieu devait devenir homme. Or, sa mort en sacrifice est la voie de salut pour l'humanité.

Il y a nécessairement une dimension sotériologique à l'incarnation. Si Dieu s'est fait homme en Jésus-Christ, c'est pour nous sauver. L'incarnation est le moyen choisi par Dieu pour accomplir le salut. L'incarnation ne peut se penser en dehors du projet de salut de Dieu pour l'humanité.

Si l'incarnation a pour finalité le salut, une saine théologie doit nous faire comprendre l'œuvre de salut de Dieu pour nous et nous faire progresser spirituellement. Elle doit aussi être au service de la mission. Sinon, elle manque sa vocation.

Si la théologie reste un discours sur Dieu, elle est inutile. Elle ne peut pas être seulement une matière universitaire comme les autres. La théologie doit être utile pour Dieu, pour son œuvre de salut, pour l'avancement de son Règne.

Bref, on ne peut pas se contenter d'une théologie de bibliothèque, de salle de classe ou de banc d'église. Il nous faut une théologie de terrain ! Et le terrain auquel notre théologie se frotte, c'est notre cœur et c'est notre monde.

2. Une théologie de terrain

Qu'entends-je par « théologie de terrain » ? C'est une théologie à l'épreuve de la réalité. Une théologie qui est forcément pratique, qui ne se contente pas de manier des concepts et des dogmes mais qui réfléchit à leur mise en pratique.

L'apôtre Paul était un théologien de terrain. On le voit dans ses épîtres, avec la constante imbrication du théorique et du pratique. Les considérations théologiques des épîtres de Paul sont dictées par le contexte propre aux Églises auxquelles il écrit. Il répond à des questions posées, il réagit à des nouvelles reçues. Il le fait avec une réflexion poussée, une pensée théologique élaborée et solide. Mais aussi avec un constant souci pratique.

a. Une théologie vraiment pratique

Toute réflexion théologique devrait intégrer une dimension pratique, portant sur l'application au croyant de la vérité exprimée. En quoi telle affirmation théologique est-elle utile pour la vie chrétienne, pour l'Église, pour l'annonce de l'Évangile ? C'est sans doute mon cœur de prédicateur qui parle, mais cela me semble important.

Il faut que notre théologie soit en prise avec la réalité. Parce que la théologie n'est pas une fin en soi. La Parole du Seigneur elle-même ne l'est pas. Observez la fameuse parabole des deux maisons, à la fin du

Sermon sur la Montagne. La différence entre le sage et le fou, ce n'est pas la connaissance de la Parole du Seigneur, c'est sa mise en pratique ou non.

La démarche théologique devrait nous aider à mettre en pratique l'Écriture. Non pas seulement nous faire acquérir des connaissances sur Dieu mais nous aider à connaître Dieu vraiment et à le faire connaître.

C'est pourquoi les théologiens doivent rester en contact avec la réalité. On se plaint parfois que nos instituts de formation ne préparent pas suffisamment à la pratique du ministère, que l'enseignement y est trop académique et pas suffisamment pratique. La question mérite d'être posée et il y a sans doute toujours des ajustements à faire, voire des remises en questions. Mais je pense aussi que tout ne doit pas venir de l'institution. Les étudiants doivent se prendre en main dans ce domaine et trouver, au cours de leurs études, des lieux d'engagement dans une Église, et développer une vie sociale en dehors de la « bulle » de la faculté.

D'autant que le risque de « bulle » existe encore ensuite. Mon expérience pastorale me montre qu'il serait très facile de vivre 24 heures sur 24 dans la « bulle » de l'Église. Il est important, pour un pasteur, de veiller à garder une vie sociale en dehors de l'Église, ou un engagement associatif en dehors de toute sphère chrétienne. Même au-delà des pasteurs, on sait que le réseau d'amis d'un chrétien se limite le plus souvent à d'autres chrétiens.

b. Une théologie à l'épreuve du terrain

Mais ne doit-on pas aller encore un peu plus loin? Considérons toujours les épîtres de Paul. Ne sont-elles que l'expression d'une théologie préétablie que Paul aurait simplement appliquée aux problèmes rencontrés? Ou la rédaction des épîtres elle-même, les questions posées et les problèmes rencontrés, ont-ils contribué à l'élaboration même de la théologie de Paul? Je pencherais volontiers pour la deuxième option. Ne peut-on pas discerner, chez Paul, une certaine évolution théologique?

Du coup, ne doit-on pas accepter que notre théologie continue à se construire sur le terrain? Elle doit se laisser interpellé par la réalité, reconnaître que, même si la référence ultime demeure toujours l'Écriture et l'Écriture seule, la pratique, la vie chrétienne et la réalité de terrain jouent également un rôle dans la construction théologique elle-même.

Permettez-moi de donner quelques exemples personnels, pour tenter d'évoquer ce qui a changé dans ma théologie. L'exercice n'est pas facile : l'évolution est progressive et mon regard n'est pas objectif sur ce qu'étaient mes convictions il y a plusieurs années. Pour être clair, je n'ai pas remis en cause les fondements de ma théologie évangélique ! Je ne suis pas devenu libéral... Mais il est incontestable qu'il y a eu des évolutions significatives.

Ma théologie des ministères, par exemple, à cause de mon expérience pastorale, s'est assouplie et a intégré une part importante de contextualisation. Ma perception des attentes et des besoins manifestés dans l'Église a joué un rôle dans cette évolution ; mais aussi ma fréquentation des épîtres de Paul, où l'apôtre n'aborde jamais vraiment ces questions dans l'absolu mais en lien avec les situations locales à propos desquelles il écrit. Le Nouveau Testament, par exemple, parle très peu du ministère pastoral au sens où on l'entend aujourd'hui. Mais ce n'est pas grave en soi... pour autant que notre pratique réponde véritablement aux besoins d'édification et d'action de l'Église. Je peux noter que cette évolution n'a fait qu'accentuer ma conviction favorable au ministère pastoral féminin.

Autre domaine d'évolution : ma théologie du mariage, qui est typiquement une question à propos de laquelle je suis sorti de faculté de théologie avec des principes et des idéaux bien établis. Mais au cours de mes dix-huit années de ministère pastoral, j'ai pu constater que le mariage chrétien évangélique traditionnel devenait presque l'exception. Alors j'ai dû réétudier ce que la Bible dit du mariage, à la lumière des évolutions récentes de notre société, qui posent des questions nouvelles, y compris théologiques. On s'accommodait auparavant bien du fait que la conception républicaine du mariage en France coïncidait approximativement avec notre conception protestante. Mais c'est de moins en moins le cas : quelles en sont les conséquences pour notre pratique du mariage chrétien ? Et quel accompagnement proposer dans l'Église à ce propos ?

Enfin, c'est ma théologie de la grâce qui a évolué. J'ai l'impression d'avoir aujourd'hui une sensibilité plus forte à l'absolue nécessité de la grâce. Je m'émerveille de son omniprésence dans l'Écriture, de la Genèse à l'Apocalypse. Avec l'expérience, j'en ai aussi une compréhension moins théorique : la grâce a pris de l'épaisseur dans ma vie. Tout cela est sans doute lié à l'expérience du ministère pastoral, aux situations complexes rencontrées et au sentiment d'impuissance qu'un pasteur ressent assez

souvent. D'où la nécessaire dépendance de Dieu. Mais il y a aussi la joie de voir la grâce de Dieu à l'œuvre dans la vie des personnes et dans l'Église... et cela malgré notre cœur! Cette omniprésence de la grâce change forcément aussi notre façon de voir et d'aborder les autres, avec l'absolu besoin d'accueillir les gens comme ils sont et non pas comme on voudrait qu'ils deviennent.

Conclusion

Sans doute faudrait-il approfondir le travail théologique évoqué et probablement certains de mes propos relèvent-ils en partie de l'intuition. L'incarnation n'est sans doute pas la seule notion qui puisse éclairer notre travail théologique. Mais elle est quand même centrale dans une perspective chrétienne. Il me paraît logique qu'elle influence notre foi, et donc notre théologie, et notre façon d'être théologien.

Je suis convaincu qu'une bonne théologie est une théologie à l'épreuve du terrain. Parce qu'une bonne théologie doit être utile et répondre aux questions, aux problèmes et aux besoins spirituels que les croyants rencontrent aujourd'hui. La théologie ne doit pas être au service des théologiens mais au service de l'Église de Jésus-Christ, et utile pour le Royaume de Dieu.